

VII

Passage de la frontière



ES vêtements complètement inondés étaient une raison trop naturelle à ma promptre retraite vers l'hôtel pour ne pas être comprise de tous, et l'aimable réception préparée au siège de la Société fut, à ma demande, des plus courtes. Pendant ces quelques instants, les retardataires firent leur entrée, trempés eux aussi et à l'égal de tous, comme des soupes.

C'était la dernière pluie ; à partir de ce moment, nous allions entrer dans le domaine de la chaleur, d'une chaleur absolument torride. Nos gosiers toujours assoiffés allaient maintenant, et chaque jour davantage jusqu'à Madrid, aspirer après cette eau dont j'avais pour ma part reçu une jolie dose sur les épaules.

Le matin de ce cinquième jour, c'était donc le jeudi 29 juin, le ciel rayonnait, mais, après l'orage de la veille, l'air s'était sensiblement rafraîchi.

À huit heures sonnantes, je roulais sur la route de Dax, mais non sans avoir donné les instructions les plus rigoureuses et les plus précises au sujet de mon compagnon resté à Lapeyrade : « Je compte, dis-je, qu'un de ces messieurs voudra bien aller à la rencontre de Farman, puis me tenir par télégramme au courant de tout ce qui se passera. Télégraphiez-moi à Dax, au siège du Véloce-Club. À mon arrivée dans cette ville, si Farman ne m'a pas encore rejoint, je désire y apprendre aussitôt où il en est, et ce qu'il fait et quel est son état. Je l'attendrai à Dax. » Cette ville est située à une soixantaine de kilomètres de Mont-de-Marsan.

L'état de la route était assez médiocre dès la sortie de la ville. L'orage de la veille avait défoncé le sol devenu partout d'une rugosité des plus désagréable.

En réalité, tout annonçait les approches de l'Espagne ; on peut même dire que cette partie de la France en est comme le prolongement au point de vue de la configuration générale du pays et de l'aspect de son sol, du costume, des manières, du langage des habitants.

Ce matin-là, la marche ne m'eût pas été pénible, contrairement à l'habitude, au commencement de la journée, si mon estomac, assez débile de sa nature, ne m'eût pas un peu tracassé. J'usai d'un procédé énergique, qui réussit. Arrivé dans un des gros vil-

lages assez nombreux situés entre Mont-de-Marsan et Dax, je me fis servir, sans être nullement talonné par la soif, mais supposant que mon malaise pouvait provenir d'un peu de faiblesse, mon breuvage céleste : du vin sucré. J'en absorbai une demi-bouteille avec d'autant plus de facilité que je le trouvai excellent ; il était à un degré très élevé sans avoir ce goût d'amertume qui devait me faire prendre en horreur le vin ordinaire de table, en Espagne. Sous le rapport du vin, je jouissais donc de mon reste. L'effet fut, d'ailleurs, magique. Quelques minutes après, tout malaise avait complètement disparu ; il a même fallu que je fusse à ce moment singulièrement d'aplomb pour ne point m'égarer dans un très long chemin de traverse qui m'avait été indiqué à Mont-de-Marsan, afin d'éviter plusieurs kilomètres de pavé sur la route nationale. Car je m'égarerais, moi, dans une ligne droite, tant mon esprit est rebelle à la topographie.

Durant cette matinée de solitude, était-ce l'approche de l'Espagne, était-ce la splendeur du ciel qui annonçait un beau fixe, une vraie révolution se produisait en mes esprits. Le découragement, les idées peu folichonnes qui parfois m'assaillaient, tendaient à disparaître ; bien peu de temps après mon départ de Mont-de-Marsan, par une sorte d'appropriation de mon état d'esprit à la beauté du jour et à la gaieté générale des êtres et des choses qui m'entouraient, je fus rempli d'une joyeuse confiance en la réussite de notre voyage.

Tout d'abord on attaqua la côte en machine ; Boyer marchait en tête ; il allait tellement courbé sur son guidon qu'il semblait vouloir le dévorer. Puis, on alla à pied ; la pente était trop rapide. On alla longtemps, très longtemps. Puis on remonta en machine ; mais, quand on jeta un coup d'œil en arrière, la plupart de nos compagnons étaient loin derrière nous, sauf deux, parmi lesquels Damour, qui nous suivaient encore.



La chaleur était intense, malgré le vent ; nous avions une soif ardente ; on rencontra un pommier surchargé de fruits ; ce pommier allait bientôt être la cause d'une mystérieuse autant que singulière histoire. Le jeune cycliste espagnol qui avait suivi avec

Damour cueillit quelques pommes et nous en offrit. Je les refusai, craignant d'exciter ma soif davantage. Puis on continua à grimper.

Au bout d'une centaine de mètres, je m'enquis de nos compagnons restés en arrière ; Damour, je crois, me répondit en se retournant : « Le jeune Allemand est près du pommier en train de se quereller avec quelqu'un, avec le propriétaire des pommes sans doute. » Alors on attendit quelques secondes.

– Que fait-il maintenant, le voyez-vous ?

– Oui, il continue à gesticuler vigoureusement.

Les autres arrivent par derrière.

On attendit quelques secondes encore, et je questionnai de nouveau Damour sur ce qui se passait.

– Je ne vois rien, me répondit-il, tout le monde a disparu.

Disparition étrange et qui ne me fut pas expliquée. Sans doute, après une dispute avec le propriétaire des pommes, le jeune homme, nous voyant trop en avant, renonça à nous atteindre et rebroussa chemin.

On continuait l'ascension. Douze kilomètres, c'était interminable, la côte allant en lacets, nous réservait à chaque tournant la désagréable surprise de la voir se dérouler toujours en nouveaux serpents. Nous allions tantôt à pied, tantôt en machine ; il était onze heures ; nous avions une faim dévorante, et la perspective d'une heure de marche sans la moindre habitation. Par exemple, on nous avait pré-

venus qu'au sommet de la montagne existait une excellente auberge, où nous pourrions trouver franches lippées.

Maintenant nous sommes seuls, Boyer, Farman et moi ; Damour et le jeune cycliste de Saint-Sébastien, qui avait tenu bon durant quelque temps avec lui, restaient décidément en arrière ; nous continuons cependant notre marche ; nous ne pouvons songer à attendre qui que ce soit ; après une quinzaine de minutes, on s'arrête, on se retourne : les voici tous deux, là-bas, tout là-bas, ainsi que deux insectes, gravissant la côte. L'effort est vraiment divertissant, on se fait quelques signaux à l'aide de mouchoirs. Puis, on grimpe, on grimpe toujours. J'ai une faim absolument dévorante. Il y a de quoi ; nous n'avons rien absorbé de solide depuis trois heures du matin.

Pas la moindre trace d'habitation. C'est désert. Tout à coup, à un tournant, nous apercevons, à main droite, une maisonnette. Nous allons boire de l'eau, à défaut de toute autre boisson. Celle-là, au surplus, nous suffit. Nous abordons cette maison. Close de partout. Alors, les poings énergiques de Boyer et ceux de Farman font retentir la porte. L'écho seul répond. Un charretier passant à ce moment nous prévient que nous perdons notre temps, détail dont nous étions en train de nous apercevoir.

Il faut gravir sans fin. Les tournants succèdent aux tournants, et la route menace de serpenter toujours. Mais, maintenant, les hauts sommets s'abaissent autour de nous ; on approche de la fin.

XIV

Les tortures de la faim



USQU'AU dimanche 2 juillet, jour de notre arrivée au terme du voyage, nous avons souffert de la soif, souffrance naturelle à tout cycliste voyageant durant cette saison de l'année, en n'importe quel pays d'Europe ; nous avons eu parfois une faim canine, notamment, on l'a vu, dans la traversée des Pyrénées. Durant la matinée du dernier jour, nous devions endurer de véritables tortures de la faim, de cette faim, « mauvaise conseillère », qui vous bouleverse, qui vous révolutionne.

On nous avait prévenus, à notre passage à Valladolid, qu'à partir de cette ville jusqu'à Madrid, nous ne rencontrerions aucun centre très important.

Peu après notre sortie de Mojados, une constatation releva tous les courages : sur une borne kilométrique, la première, je crois, rencontrée en Espagne, s'étalait en grosses lettres : Madrid à 160 kilomètres. Ainsi il n'était pas six heures du matin et nous n'étions qu'à 160 kilomètres de Madrid ! Nous ne pouvions pas ne pas accomplir ce trajet, avant le soir. C'était certain. On ferait 90 kilomètres environ avant midi, ce qui ne donnait pas même la moyenne de quinze à l'heure ; resteraient 70 kilomètres pour l'après-midi.

Nous marchions vers la fameuse ville d'Olmedo, notre but de la veille. Le sol était mauvais ; ce n'était plus de la poussière, mais de petits cailloux pointus occasionnant une trépidation des plus désagréables. Comment nos pneumatiques ont-ils pu résister ?

On atteint Olmedo. Même impression que pour Alsasua. Je m'attends à trouver une ville et je ne trouve qu'un gros village ; nous cherchons du lait, nous en trouvons, mais peu. Des œufs, il y en a aussi. Toutefois je n'en puis manger qu'un, et cru encore. Je suis fatigué de ce genre de nourriture. Boyer et Farman sont un peu comme moi.

Nous poursuivons notre chemin, le sol devient de plus en plus mauvais ; aux petits cailloux pointus plantés dans le sol, se mêlent à présent des pierres répandues en masses sur la route, comme dans le lit d'un ruisseau. Nous avançons avec précaution et très lentement.

Peu à peu la faim nous a repris ; nous sommes épuisés d'énervement ; nous traversons un petit village où nous ne trouvons rien. En présence de tant de difficultés, un moment de découragement nous saisit malgré le peu de distance qu'il nous reste à franchir, pour une journée, car enfin il est neuf heures du matin et 120 kilomètres environ nous séparent de Madrid. On se demande si même cette distance pourra être parcourue.

La chaleur recommence et nous fatigue d'autant plus que nos estomacs sont maintenant absolument creux. Nous usons de pilules de kola, mais après un instant, l'épuisement reparaît et les muqueuses de l'estomac n'en sont que plus irritées.

Nous rencontrons un village, pas l'ombre de victuaille, rien à se mettre sous la dent. Ou bien, on ne veut rien nous servir. C'est l'un ou l'autre. Boyer nous fait, en effet, observer que les paysans espagnols sont très défiants et craignent de n'être pas payés. Aussi notre entraîneur de Bayonne avait-il fait plusieurs fois sonner la monnaie pour bien montrer que nous n'étions pas une bande d'aventuriers.

Dans un autre hameau, rien encore. Je ne sais si c'est la faim, mais mon malaise est à son comble ; c'est un affaissement du corps et de l'esprit ; est-ce une indisposition, est-ce l'inanition pure et simple ? Mes camarades ne semblent pas beaucoup mieux disposés. On marche la tête baissée. Farman dit de temps à autre : « J'ai faim », ce que répète à chaque fois Boyer en contrefaisant le léger défaut de langue de Farman : *Jé faim !*